

chent la lumière, ils ont été compatissants. Sur les chemins de la croix Brunetière a été soutenu par Lorin. Péguy a été secoué par les accents patriotiques d'Albert de Mun, il a eu confiance en la force et la loyauté intellectuelle de Lorin.

Enfin, tous trois ont proclamé la nécessité d'une réforme fondamentale de la vie économique selon les principes chrétiens. Ils ont voulu briser une bonne fois les cloisons étanches qu'une science et une pratique également séparées de l'Évangile ont voulu dresser entre l'Économie politique et la morale.

Et par ces traits communs, comme aussi par ce qui les distinguait entre eux, ces hommes ont contribué puissamment à entretenir dans la patrie française la flamme d'un pur idéal, la foi dans ses destinées, la certitude des renouvellements providentiels. A ce titre, ils ont été les bons préparateurs de la Marne et de Verdun.

Albert de Mun sort de l'École militaire de Saint-Cyr en 1862. C'est dans l'armée d'Afrique, là où s'étaient le mieux conservées nos traditions guerrières, qu'il passe les dernières années du Second Empire. En 1870, il sert dans l'armée de Metz et reçoit la croix de la Légion d'honneur sur le champ de bataille de Gravelotte. Mais le voilà prisonnier avec son armée. La captivité fut pour lui l'heure providentielle des premières et décisives méditations. Avec son frère d'armes, son intime ami, René de la Tour du Pin, il comprit que ce qu'il fallait à la France, ce n'était pas un relèvement purement militaire, mais une réforme des idées et de mœurs.

Le spectacle de la Commune affermie cette conviction, et bientôt un fait, presque banal en apparence, déclancha ce qu'Albert de Mun a nommé lui-même : sa " vocation sociale ".

Il reçoit la visite d'un modeste Frère de Saint-Vicent de Paul, Maurice Maignen, qui dirigeait un cercle de jeunes gens, Boulevard Montparnasse. Maignen l'invitait à visiter son Cercle. C'est là que de Mun, encore officier, fit son premier discours. C'est là qu'il résolut — et il tint parole — de fonder partout des associations du même genre, sous le nom de Cercles catholiques d'ouvriers, et de les relier entre elles par une doctrine et par une amitié.

En 1876, il est élu député. Gambetta, alors chef de la majorité parlementaire, prononce à son sujet le grand-nom de Montalembert. Sauf d'insignifiantes interruptions, Albert de Mun devait, pendant 38 années représenter la Bretagne à la Chambre des Députés et y être l'orateur par excellence, celui qui, servi par des dons naturels et une foi ardente, étonne ses auditeurs jusqu'aux sommets et les tient pour ainsi dire enchaînés, si haut qu'il monte.

Plusieurs conférences seraient nécessaires pour retracer la carrière d'Albert de Mun, député, écrivain, apôtre, " Pierre l'Ermite des temps nouveaux ", suivant le mot que prononça un jour, au Congrès des Œuvres sociales tenu à Liège, un Évêque d'Allemagne.